

La destruction de la France au cinéma



Par Nicolas Bonnal

Texte de deux mille mots environ, présentant mon prochain livre (Amazon.fr pour les fauchés, mais aussi Avatar Éditions) sur la disparition de la France sous les Trente Glorieuses, bien avant l'immigration si tancée donc.

Ce livre commente la destruction – ou la disparition de la France – de 1945 aux années 70. Je considère que si la France est devenue ce que l'on sait depuis, elle était déjà foutue alors – dans les années 70. Je l'ai perçue ainsi enfant déjà quand j'y venais, sorti de ma tranquille Tunisie. Je suis arrivé à Brest en famille en 1972, ville entièrement détruite et reconstruite, artificielle au possible. Cela ne parlait que football et télé à l'école et j'avais déjà le caractère des trois vieux emmerdeurs des Vieux de la Vieille. Mon seul réconfort visuel : les classiques US à la télé encore bien doublés et Chapeau melon et bottes de cuir – Emma Peel et Tara King.

Ce qui restait de la France c'était des bribes : le petit village, la petite campagne vite captée, le tourisme industriel avant de servir d'investissement immobilier au bourgeois écolo – on ne disait pas encore bobo. Le reste était promis à plus d'industrialisation, plus de destruction, plus de remplacement. On avait une émission très bonne qui s'appelait : la France défigurée (Péricard et Bériot) le samedi, je crois, après manger.

Le remplacement aussi m'est apparu dès cette époque : on se foutait de l'histoire, de la littérature ; on aimait la baise, le tourisme, la gesticulation motorisée ; on aimait la ville nouvelle, la bouffe nouvelle, et la spéculation. Et on est passé de mille balles du mètre à dix mille euros en cinquante ans, et à peu près partout. On s'adapte, comme dit Céline.

Le cinéma a bien filmé tout cela : il est la vérité vingt-quatre fois par seconde quand la télé est le mensonge vingt-quatre fois par seconde – conditionnement pour accepter tout ça et pour la fermer. J'ai vu par le cinéma la France remplacée dans Play Time de Tati, j'ai vu la France cybernétique et totalitaire dans Alphaville, et j'ai vu comme Rimbaud les effets sur les populations : les valseuses. J'ai vu la fin des ânes dans Balthazar.

J'ai vu disparaître ce qui restait d'Ancien Régime : le marquis libertin de

la Femme du boulanger, les paysans traditionnels de Farrebique, les chevaliers servants de l'Empire dans Alerte au Sud (admirable et méconnu film de Devaivre). J'ai vu disparaître les curés aussi : c'est l'athée Jean Renoir qui filme un chant du cygne antimoderne dans le Déjeuner sur l'herbe. Son curé y est prodigieux et y annonce comme ceux de Pagnol la grande catastrophe. Mais les idiots avancent toujours, les somnambules, dit Hermann Broch.

À la place est apparue une société froide et structurée autour de nouveaux axiomes : le capitalisme, l'État-providence, le court terme, le sexe, la violence fantasmée, la sottise télé. Tout cela a suscité au début des résistances (merci à Guy Debord qui m'aura éclairé pour tout) et puis on s'est habitué. Va critiquer la télé maintenant, va... Va remettre en cause l'usage hypnotique de la technologie, va... C'est Fahrenheit 451 partout (marrant tout de même ce film de Truffaut tourné en anglais et pas en français).

Un écrivain américain a parlé de conquête du cool et il dit qu'en cinq ans on change un peuple. Patrick McGoohan (le Prisonnier donc, la seule série à connaître) dit qu'on ne peut échapper ni au Pentagone, ni à Madison, ni à la télé. Le peuple froncé fut créé sous le gaullisme en quelques années. On peut dire que le phénomène était partout le même, mais je tape quand même sur le gaullisme, sur son culte indécent, sur sa constitution, sur ses trente glorieuses, sur ses grandes transformations, sur sa société de consommation. Comme disait André Bercoff dans sa Reconquête, ces technocrates auraient dû lire les situationnistes pour voir dans quel hexagone ils nous mettaient et soumettaient.

Certes la France est coutumière du fait : c'est un pays implacable quand il s'agit d'idées, a dit le professeur Paul Hazard. On aime s'y refaire à neuf. Le bonheur est une idée neuve, etc. On aime les nouvelles vagues, etc. On aime se moderniser, se créoliser, etc. C'est la Lumière du monde (dixit de Gaulle) donc on peut tout se permettre. Mais franchement c'est ici que la technocratie aura fait le plus de dégâts ; ensuite les écologistes ont pris le relais et ont couvert leur hexagone d'éoliennes.

J'en suis resté à Nerval et à Adrienne moi, et à la danse de la Chapelle dans Drôle de frimousse, filmé par un petit juif nommé Stanley Donen, qui avait déjà réalisé dix chefs-d'œuvre et qui lui aussi allait affronter l'ère du cool américaine et ne plus s'en remettre – voyez mon livre sur la comédie musicale américaine. Stanley bis (l'autre c'est Kubrick) a filmé la chute de Paris dans Charade : on est en 1963 seulement. Chute brutale : la ville perd son charisme ; c'est une « commodité ». Après c'est Open bar, après c'est les drugstores, les aéroports, les autorités, les banlieues dégueulasses pour parler comme Belmondo (Nanterre forever), les villes nouvelles, les camps de vacances (vive les bronzés !), après c'est aussi une bonne inconscience de plus abrutis par la consommation et par la télé, abrutissement que filment Godard ou Pierre Etaix au début des années soixante. Etaix aussi ne s'en remettra pas et Godard disparaît pour une décennie et sans doute pour toujours – un peu comme Rimbaud parti pour l'Abyssinie et revenu pour se

faire amputer – ici par la commission d'avances sur recettes.

Dans les années cinquante quand Tati filme mon Oncle, le public français réagit encore (peut encore réagir) et le monde entier aime son film ; et en URSS explique le grand et génial Jacques, le film rencontre un immense succès, car la bourgeoisie en prend plein la gueule. Dix ans plus tard, le modèle américain a gagné, la bourgeoisie américanisée et motorisée a gagné et elle a imposé son modèle. Play Time est un film aussitôt oublié et nié : on a mieux à faire dans les journaux bourgeois, on adore le gauchisme, le cul, la violence, la rébellion, notions toutes recyclées par nos bourgeois. La société postmoderne vit de la haine qu'elle s'inspire comme tel champ vit de la merde de ses paysans.

Mais comme c'est au sens figuré, c'est plus grave.

Le système crée alors d'autres modèles : ses vieux râleurs (Gabin...), ses nostalgiques (Audiard...) qu'on aime bien et qu'on évoquera ici. Il crée de risibles jeunes chrétiens, des loubards, des queutards, des pauvres filles, des bobos, des renégats, des richards, des paumés, des consommateurs, des petits cultivés dont j'ai fait partie. On est dans la société de services. Et les sévices vont se multiplier.

Trois citations pour terminer – ou pour commencer. On espère qu'elles exaspéreront les imbéciles et rafraîchiront l'imagination des bons chrétiens comme dit Léon Bloy. Mes fidèles lecteurs les connaissant déjà :

Debord sur la mafia et l'avilissement universel :

« C'était une forme de crime organisé qui ne pouvait prospérer que sur la "protection" de minorités attardées, en dehors du monde des villes, là où ne pouvait pas pénétrer le contrôle d'une police rationnelle et des lois de la bourgeoisie. La tactique défensive de la Mafia ne pouvait jamais être que la suppression des témoignages, pour neutraliser la police et la justice, et faire régner dans sa sphère d'activité le secret qui lui est nécessaire. Elle a par la suite trouvé un champ nouveau dans le nouvel obscurantisme de la société du spectaculaire diffus, puis intégré : avec la victoire totale du secret, la démission générale des citoyens, la perte complète de la logique, et les progrès de la vénalité et de la lâcheté universelles, toutes les conditions favorables furent réunies pour qu'elle devînt une puissance moderne, et offensive. »

Bonald sur la disparition du sol et du peuple :

« Le sol n'est pas la patrie de l'homme civilisé ; il n'est pas même celle du sauvage, qui se croit toujours dans sa patrie lorsqu'il emporte avec lui les ossements de ses pères. Le sol n'est la patrie que de l'animal ; et, pour les renards et les ours, la patrie est leur tanière.

Pour l'homme en société publique, le sol qu'il cultive n'est pas plus la patrie, que pour l'homme domestique la maison qu'il habite n'est la famille. L'homme civilisé ne voit la patrie que dans les lois qui régissent la société, dans l'ordre qui y règne, dans les pouvoirs qui la gouvernent, dans la religion qu'on y professe, et pour lui son pays peut n'être pas toujours sa patrie... Dès lors, l'émigration fut une nécessité pour les uns, un devoir pour les autres, un droit pour tous. »

Drumont enfin sur le Français et Paris remplacés :

« L'être qui est là est un moderne, un nihiliste, il ne tient à rien. Il n'est guère plus patriote que les trois cent mille étrangers, que l'aveuglement de nos gouvernants a laissé s'entasser dans ce Paris dont ils seront les maîtres quand ils voudront ; il ne se révoltera pas comme les aïeux sous l'empire de quelque excitation passagère, sous une influence atmosphérique en quelque sorte qui chauffe les têtes et fait surgir des barricades instantanément. »

Cela me paraît important pour dire que l'immigration et le racisme qui va avec n'ont rien à faire ici et que le Grand Remplacement était joué dans les seventies [les années 1970] sous Pompidou-Giscard. Après on a créé un être festif et nul (le bobo) nourri au bio et au cinoche de festival – et aussi et surtout comme partout ailleurs un maniaque du cinéma américain – non pas de Walsh, Hawks et Wilder, mais des blockbusters et des films-culte. C'est un autre sujet.

On n'a choisi que 72 films ici et comme dit notre correcteur Franz cela fait notice. C'est l'effet recherché. On a oublié de parler de Melville (encore un juif bien outillé intellectuellement et heureusement d'ailleurs parce que le froncé...) qui dans plusieurs films a fait mouche : dans l'Orchestre rouge, il montre la société froide et glacée et technocratique qui sort du gaullisme (une société structuraliste) ; dans l'Armée des ombres, il montre le martyrologue de la Résistance (la France antichrétienne adore se créer des religions de substitution) ; et dans Deux hommes dans Manhattan il dévoile les dessous sexuels des élites françaises à New York, la laideur de New York by night sans technicolor et la pourriture de l'ONU qui n'a pas fini de nous en faire baver. Le tout sans prétentions, sans y toucher, presque humblement. Pas étonnant qu'on l'ait oublié : de toute manière il n'y a plus de nostalgie. Tout est mort et très enterré – y compris les nostalgiques. Je peux en parler moi qui ai pleuré à la mort de Tati (un Russe), de Buñuel (un Aragonais) ou de Simone Signoret (autre immigrée) qui l'a bien dit : la nostalgie n'est plus et ne sera plus ce qu'elle était. Le Grand Reset a déjà eu lieu dans tous les cerveaux et le froncé pouvait se faire remplacer physiquement. Il ne sait plus s'il est vivant, le froncé, entre sa télé et sa pharmacopée. Ce n'est même pas vrai d'ailleurs : il est plus vieux, engraisé par la dette, et servi par le tiers-monde après avoir bien vécu après mai 68 ; mais de quoi se plaint-il ?

Un grand regret, que les films français de cette époque damnée ne soient pas

meilleurs – mais c'est que la France est depuis longtemps un pays surfait et brillant qui vit de sa légende et de sa propagande ; Paris aussi est surestimé un peu comme Washington, car c'est une ville qui a été conçue par les bonapartistes et les républicains pour impressionner, et épater le touriste bourgeois). Le Grand Meaulnes est un film d'italien tourné avec un acteur... ukrainien ; on n'a rien fait sur Nerval et son Adrienne essence de la France druidique et médiévale enfouie ; du coup on a rajouté quelques comédies musicales à notre convenance qui toutes tournées dans les années cinquante ont montré au béotien hexagonal ce que c'était Paris avant son impeccable destruction moderniste et industrielle des années soixante. Comme dit mon ami Paucard dans ses Criminels du béton, on n'a plus écrit de chanson à la gloire de Paris depuis cette époque, alors...

J'ai donc cité peu de films des années 80 et d'après. Je considère en effet que le mal était fait. On n'avait plus que du crétinisme subventionné à pourfendre et notre religion était faite avec JJ Annaud : il valait mieux s'exporter que s'abonner aux Nuits fauves des huns et des autres. Notre film préféré à Tetyana et moi ce sont les Visiteurs parce que le serf s'adapte tout de suite (normal on est dans une société de services) à l'affreux monde (banquiers, bowlings et château recyclé sans oublier la rocade qui traumatise notre génial dentiste surexcité) et parce que le noble Hubert qui trouve que tout pue décide de retourner dans son moyen âge, laissant nos contemporains à leur kolkhoze fleuri, comme dit Audiard (on a fait pire que le kolkhoze ici comme à l'ouest du Pecos, Michel, allez !).

Notre plan préféré ? Gabin de retour à Sarcelles ne reconnaît pas sa ville.